

Josépha et Claude-Jean
Launay

**LES VERS
LES PLUS CÉLÈBRES
DE LA
LITTÉRATURE
FRANÇAISE**

*Ah, quand refleuriront...
Bonjour tristesse... Chacun son métier...
Eternel féminin... Et s'il n'en reste qu'un...
Et tout le reste est littérature... J'ai fait souvent ce rêve...
J'en accepte l'augure... J'en passe et des meilleurs...
La critique est aisée...
L'amitié d'un grand homme...
Partir c'est mourir un peu...
Plaisir d'amour...*

Perrin

2176626

821

Les vers les plus célèbres de la littérature française

8^oYe

26427



Josépha et Claude-Jean Launay 88 01 -10

Les vers les plus célèbres
de la littérature française

Préface de Roger Judrin



Perrin

DL- 10 09 1996 33606

Les voix les plus célèbres
de la littérature française
Précédé de Roger Juhin

© Librairie Académique Perrin, 1996.
ISBN : 2.262.00050.6

Le choix

Que la fleur soit cachée dans un mot grec d'Alexandrie ou dans le latin des jésuites de Trévoux, anthologie ou florilège, le choix des vers est un bouquet. On ne les cueille pas, on les recueille. On reçoit toute faite l'offrande de la mémoire.

Les larmes de Margot, les gazouillis de la guitare, la voile salée de l'aventure et le bel éclat des coups d'épée sont les faux reflets d'Apollon.

Restent le murmure intime de l'amour, l'aile et les images de la réflexion, l'harmonie sans la rimaille, le presque rien du presque tout.

Il faut pourtant à ce jardin public un jardinier particulier et la clef d'or d'un paradis dont chaque visiteur s'était flatté d'avoir la sienne dans sa poche.

Voilà l'écueil du fleuriste. Il est d'abord un amoureux et l'amour n'est pas moins singulier qu'il n'est universel. Il est généreux et jaloux. Il brille, mais il brûle. Il s'épanouit, mais dans l'ombre.

La plupart des amateurs de poèmes ne sont pas sorciers. Ni semeurs, ni moissonneurs, ils sont cultivés. Enchantés, ils ne sont pas enchanteurs. Il n'importe. Les fanatiques du parterre crient plus fort que les auteurs et les acteurs.

Il s'agirait donc d'enfermer ici la diversité des lecteurs dans un cercle magique où l'écho silencieux d'un charme célèbre ranimerait dans les cœurs ce que par cœur ils avaient appris. L'herbier des Muses est le lieu de surprenantes résurrections soit dans ses pages autrefois écolières, soit entre les feuillettes des tendresses, des colères ou des mélancolies, des saisons et des heures, du hasard et des insomnies, du nom seul des poètes ou du bruit de l'Histoire, du loisir des misères ou du lit d'hôpital, des retours des caresses ou du nonchaloir des voyages.

Mieux qu'un livre d'images, une anthologie est le trésor d'une oreille secrète et le bréviaire des souvenirs dans la rumeur aussi de l'anonyme.

Cherche donc ici, curieux assembleur de songes, parmi les rimes et les cadences qui te rappelleront les leçons de ton enfance et les chansons de ta vie, les voix inconnues que t'apportera la très longue littérature de la langue française. Ne méprise ni les bribes dorées qu'ont laissées les siècles, ni les humeurs bizarres et les médiocres reliques dont le liège obstinément surnage de génération en génération. Souviens-toi que, si les connaisseurs sont les précieux garants de l'héritage, la mouche du coche entre dans la vérité de la fable. Le peuple est un souverain qui ne règne jamais. En revanche, un roi sans sa cour n'est rien et les meilleurs ont besoin des pires pour exercer leur bonté.

Roger JUDRIN.

En négligeant, le plus souvent, l'apprentissage de la langue et en bannissant le « par cœur », l'École a contribué à exclure la poésie de l'instruction obligatoire, donc de la vie. La précieuse mémoire commune s'en trouve appauvrie et livrée au chaos des impressions médiatiques et des loisirs égalitaires.

Or le recueillement nécessaire au loisir intérieur, dont vit et que défend tout esprit libre, ne peut se nourrir et s'enrichir que de beauté achevée, sous toutes ses formes. Il doit résister quotidiennement à ce « flux de banalités charriées par les arts dans le faux-semblant de civilisation » (Mallarmé) qui veut s'imposer à notre « âme désarmée » (lire sous ce titre l'ouvrage d'Alan Bloom. Julliard, 1987). Cette âme a besoin de la magie séduisante du verbe que le poète obtient par l'accord du sens et du son dans une heureuse harmonie, ou quand il parvient simplement au rythme juste d'une pensée enclose dans la forme resserrée du vers. Charme de la parole musicale ou réussite mnémotechnique de la pensée concentrée (*À vaincre sans péril...*), sont les deux aspects de ce trésor mémorable. Mais, trésor périssable s'il ne se transmet plus d'une génération à l'autre comme une nécessité vitale, indispensable à une pratique nuancée de notre langue et à la formation de l'esprit, de l'imagination et du goût. La mémoire n'a pas pour unique fonction de reconstituer un passé historique qui reste plus ou moins fictif, coloré qu'il est le plus souvent par l'idéologie consciente ou non de l'historien. La mémoire recueille surtout pour notre usage intime, paysages, visages, paroles et musiques qui forment l'arrière-

pays — intemporel mais toujours recomposé par l'oubli et les nouvelles impressions — de notre éphémère présent.

Un des « poéticiens » parmi les plus renommés, Roman Jakobson, nous le rappelle : « C'est la poésie qui nous protège contre l'automatisation, contre la rouille qui menace notre formule de l'amour et de la haine, de la révolte et de la réconciliation, de la foi et de la négation » (*Qu'est-ce que la poésie ?...*).

Car cette parole contagieuse, d'origine obscure mais accordée à notre rythme vital, nous révèle un univers et un temps qui lui sont propres et qui s'imposent à notre oreille et à notre imagination par une certaine perfection du langage.

Y a-t-il plus « glorieux souvenir », selon l'expression de Mallarmé (*Le Démon de l'analogie*), que les mots d'un vers oublié ou à demi effacé, retrouvés à partir d'un rythme qui s'ébauche, fragment incertain de sa forme, de son sens, et laborieusement repris à l'oubli comme un précieux dépôt, en attente de sa redécouverte :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses...

La fille de Minos et de Pasiphaé...

Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice...

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne...

Par ces rythmes nous pouvons renouer avec une connaissance du monde qui n'est pas réduite aux abstractions de la logique mais obéit à une pensée de prédilection sensuelle, que seuls les poètes peuvent porter à une expression juste et qui nous détache du langage quotidien, domaine des malentendus causés par les impronriétés de notre parole paresseuse. L'épanchement du chant dans la vie qu'est la poésie c'est la forme privilégiée de la communication avec soi-même. Retrouvant tel vers que nous murmurons, nous voilà inspirés. Et ce vers retenu, reconstruit ou retrouvé par la lecture, c'est du rêve, de la rêverie, condensés, sublimés dans les mots qui aimantent en nous ce qui cherchait en vain à s'exprimer. C'est l'état poétique que décrit Valéry éprouvant, suscités par la

marche, des rythmes formant la cellule mère du poème et qui semblent exiger que les mots leur donnent un corps sonore. Ainsi furent « donnés » certains vers du *Cimetière marin*, vers matrice du poème incorporé dans une continuité mélodique qui fait intervenir l'activité langagière de l'esprit.

Il semble que nombre des vers retenus par la mémoire sont ceux qui rassemblent, condensent, symbolisent par exemple un caractère, un drame, un destin, chez Corneille ou Racine. Leconte de Lisle admirait ce vers de *Britannicus* :

Leur prompt servitude a fatigué Tibère...

trait qui est une belle maxime de psychologie politique. Une autre révélation sur le vertige du pouvoir est contenue dans le vers célèbre, prononcé par Auguste tenté d'abandonner le pouvoir (*Cinna* II, 1), et que Racine admiratif fait apprendre à son fils (« Remarquez bien cette expression, lui disait-il avec enthousiasme. On dit : aspirer à monter, mais il faut connaître le cœur humain aussi bien que Corneille l'a connu, pour avoir su dire de l'ambitieux [comblé mais las] qu'il aspire à descendre ») :

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

Dans ces deux exemples, l'acuité de l'observation est mise en lumière par la vigueur antithétique de la formule qui s'inscrit dans la mémoire.

Rien d'étonnant à ce que la forme poétique ait été première dans le langage, de même, nous dit Bachelard, que la perception de la beauté est première chez l'enfant. Car le désir d'images, de métaphores, de richesse du sens et du son détache de la sensation brute. Toute formule bien frappée nous initie déjà à la poésie. Et la métaphore épanouit la pensée en lui donnant plus de vigueur ; elle enchante l'esprit.

Les aphorismes d'Héraclite, les poèmes gnomiques formés de sentences, de maximes et de vers transmettent d'un trait une pensée morale dont le caractère dogmatique eût rebuté. Ce sont autant de preuves que la pensée s'impose d'abord par la concentration de l'ellipse, par le rythme et l'image.

C'est le langage d'Orphée qui unit verbe et musique, et lui permet de charmer les enfers pour retrouver Eurydice, la beauté. Par ses chants, Orphée avait libéré les hommes de leur humeur sauvage, car la poésie est la grande force civilisatrice : musicien et poète, Orphée était aussi un sage. L'ivresse poétique qui est à l'origine d'un tel chant, Ronsard la célèbre dans son poème *Orphée* et l'évoque comme l'union d'un sentiment de bien-être physique et d'exaltation spirituelle qu'à son tour Baudelaire suggère dans son poème *Élévation*.

Pour le poète, au commencement est le verbe ; il vit de mots, donc aussi de rythmes et d'images, et la sensation, l'émotion, la vérité qui se dérobent, c'est par sa parole travaillée, purifiée de ses usages utilitaires qu'il tente de les saisir dans une forme inaltérable. Il est habité par le désir du vers parfait que nous trouvons chez les plus humbles et vrais poètes. Chaque lecteur peut composer un florilège conforme à sa sensibilité, mais les plus belles réussites sont notre commun patrimoine. L'amour du beau vers habite les classiques, mais c'est sans doute à la lecture de Baudelaire, de Mallarmé et de Valéry que les mots retrouvent une valeur incantatoire. Au vers unique Mallarmé attribue ce qu'il nomme l'« empire de la passion et des rêves ». C'est par l'alexandrin qu'il atteint le pouvoir d'exprimer les « mouvements graves de l'âme ». Il est le « joyau définitif » dont il ne faut pas abuser et qu'il faut préparer pour le « donner superbe et nu » (*Crise de vers*). P. Reverdy, qui use de toutes les formes de la libre versification, revient quand il le désire aux mètres de la prosodie traditionnelle, au vers, « claire goutte de temps détachée de l'éternité » (*Le livre de mon bord*).

Il s'agit pour le poète de rendre la vie respirable. Certains vers recueillis ici ne recèlent qu'une pensée concentrée dans une brève formule. Mais la plupart restituent à notre langue sa vigueur et sa noblesse en la déliant de son utile servitude quotidienne. Aux personnages de Corneille et de Racine, des poètes comme Baudelaire et Apollinaire ou Saint-John Perse joignent leur voix et concentrent l'expression de leur drame en vers inoubliables qui sont notre chant profond. Ces vers sont célèbres pour des cercles plus ou moins étendus de lecteurs, et les admirateurs de tel poète pourront ajouter à cet ensemble des vers immortels que nous aurons malheureusement oubliés ou méconnus. Ceux que nous avons rassemblés sont replacés, quand il est nécessaire, dans le contexte qui leur donne leur plein sens et met en relief leur

singularité. Nous avons ajouté quelques citations de poètes contemporains, trop méconnus, qui offrent des vers dignes de mémoire.

Comme le titre de cet ouvrage l'indique bien, il s'agit des *vers les plus célèbres* et non pas des *vers que nous préférons* dans la littérature française. Il est évident que si nous citons *baisse un peu l'abat-jour*, *nous serions mieux, qu'il est joli garçon*, *l'assassin de Papa*, ou, encore, *j'en passe et des meilleurs*, c'est parce que, pour une raison ou pour une autre, ces vers sont entrés dans toutes les mémoires et non pas en vertu de leur qualité ou de notre goût personnel.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the English language. The author discusses the various factors that have influenced the development of the language over time, including geographical isolation, contact with other languages, and internal changes within the language itself. He also touches upon the role of literature and the standardization of the language.

The second part of the book is a detailed study of the Old English period, from the Anglo-Saxon invasions to the Norman Conquest. The author examines the Old English language in its various dialects, its grammar, and its vocabulary. He also discusses the influence of Old Norse and Old French on Old English.

The third part of the book covers the Middle English period, from the Norman Conquest to the late 15th century. The author discusses the influence of French and Latin on Middle English, the development of the Chaucerian dialect, and the rise of the English vernacular.

The fourth part of the book is devoted to the Modern English period, from the late 15th century to the present. The author discusses the influence of the Renaissance, the Scientific Revolution, and the Industrial Revolution on the English language. He also discusses the role of the English language in the development of the English Empire and the English-speaking world.

Avertissement

Pour éviter de les tronçonner et de rompre leur mouvement, nous avons reproduit entièrement, le plus souvent possible, tirades, fables, sonnets et poèmes courts qu'il eût été criminel de mutiler, puisqu'ils sont les ensembles dans lesquels se distinguent nos vers célèbres, et que ces ensembles vivent dans nos mémoires par leur unité même.

Toutefois, limités par la place et soucieux de montrer la diversité de la poésie française, nous ne pouvions faire figurer dans leur intégralité *tous* les textes célèbres. Il eût fallu citer par exemple la majeure partie du *Cid*, de *Bérénice*, du *Misanthrope*, des *Fables* de La Fontaine ou de *Cyrano de Bergerac*. C'était exclu. Un volume n'aurait pas suffi.

Mais, par la citation de vers isolés et la sélection de certaines tirades, nous avons voulu inciter le lecteur à se plonger à nouveau dans les grands auteurs pour qu'ils prolongent les pistes que nous avons ouvertes ou rouvertes.

Les vers célèbres apparaissent en italiques.

Avertissement

Cette notice de la Commission et de l'Institut de la Santé Publique
est destinée à informer le public sur les dangers de la cigarette
et à encourager les personnes à arrêter de fumer. Elle ne constitue
pas un avis médical et ne doit pas être utilisée pour diagnostiquer
ou traiter une maladie.

L'Institut de la Santé Publique est un organisme fédéral qui
de la Santé Publique pour le Canada. Les données et les
informations sur les dangers de la cigarette sont basées sur
les recherches de l'Institut de la Santé Publique et de
l'Organisation Mondiale de la Santé.

Il est important de noter que la consommation de cigarettes
est la principale cause de décès évitables au Canada. Les
personnes qui fument sont plus susceptibles de mourir
de maladies liées à la cigarette que les personnes qui ne
fument pas.

Les personnes qui fument devraient arrêter de fumer.

Les origines

Sans doute la mémoire des érudits médiévistes est-elle riche de citations de l'ancien français, empruntées à la *Séquence de sainte Eulalie*, premier exemple de poésie française (vingt-neuf vers en langue romane, dite rustique, transcrits de la version latine), ou à la *Vie de saint Alexis* (vers 1040), mais surtout de fragments de la *Chanson de Roland*. *Chanson* qui est le récit légendaire, trois siècles après les faits, de l'expédition de Charlemagne en Espagne contre les Sarrasins. Cette œuvre nous est parvenue sous la forme de la « geste que Turolde [auteur, récitant ou copiste ?] décline » dans le manuscrit d'Oxford (vers 1150).

Nous rappelons, en version moderne, quelques vers connus, points de départ obligés de notre recueil puisqu'ils appartiennent aux premiers monuments de notre littérature.

Si la langue française n'est guère intelligible avant le xv^e siècle pour un lecteur moderne, Rutebeuf nous retient cependant car quelques-uns de ses accents font de lui notre premier grand poète lyrique par sa plainte, par sa verve, son langage concret et ses images suggestives.

La mémoire commune n'a guère retenu les vers de grands poètes, négligés par la tradition critique, Guillaume de Machaut et Eustache Deschamps par exemple, et a préféré privilégier certaines ballades, proches de la chanson, de Christine de Pisan, personnage pittoresque et pathétique.

Composée vers l'an 881, la *Séquence de sainte Eulalie* est le récit et la louange du martyre de cette vierge qui refuse de renier Dieu :

Bonne pucelle était Eulalie.
Beau corps avait, âme plus belle encore.

La Vie de saint Alexis écrite au XI^e siècle, est le chef-d'œuvre de l'hagiographie française. Le préambule offre le thème du « bon vieux temps » et de la décadence actuelle :

Bon fut le siècle au temps des anciens,
Car foi y fut et justice et amour,
Croyance y fut dont il n'y a plus trace.

Les chansons de la geste royale s'organisent autour de Charlemagne. Les vers de nos premiers textes poétiques sont retenus ici parce que appartenant au trésor de la mémoire pour avoir été lus et relus, plutôt qu'appris, surtout sous leur forme ancienne. De la légende de Roland un poète a tiré *La Chanson de Roland*.

Pris avec l'arrière-garde de l'armée chrétienne dans l'embuscade des Sarrasins, Roland refuse de sonner du cor malgré la demande d'Olivier :

« *Ami Roland, sonnez votre olifant :
Charles entendra, qui est aux ports passant.* »

Roland répond :

« Plutôt mourir que tomber dans la honte !

Mieux nous frappons, plus l'empereur nous aime. »
Roland est preux et Olivier est sage.

À Olivier qui lui annonce la bataille, Roland rappelle leur devoir de tenir et de frapper fort pour Charlemagne, car :

Les païens ont tort, le droit est pour les chrétiens.

Lorsqu'il sent qu'il va mourir, Roland :

Le gant de sa main droite, il l'a tendu vers Dieu.
Des anges du ciel descendent alors vers lui.

Marie De France (deuxième moitié du XII^e siècle)

LE LAI [CHANSON] DU CHÈVREFEUILLE

Tristan se fait reconnaître d'Yseut par une branche de coudrier enlacée de chèvrefeuille :

Ensemble peuvent bien durer ;
Qui plus tard les veut séparer,
Le coudrier tue vivement
Et le chèvrefeuille mêmement.
*« Belle amie, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi ni moi sans vous. »*

Rutebeuf (vers 1230 - vers 1285)

De la vie de ce jongleur on connaît peu de chose. Il nous conte qu'il s'est marié — sans doute une seconde fois — le 2 janvier 1261.
Le Mariage Rutebeuf nous fait le récit de cette « folie » (un fou qui ne commet pas de folie perd son temps, dit-il) et conclut :

Vous savez comment est ma vie :
L'espérance du lendemain,
Ce sont mes fêtes.

C'est dans *La Complainte Rutebeuf* qu'il nous conte la suite de ses malheurs : sa femme accouche et il est sans argent ; il a perdu l'œil droit « dont il voyait le mieux », il est malade et ses amis l'abandonnent :

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ?

Le malheur est venu, ils désertent :

N'en vis un seul en ma maison.
Le vent, je crois, les m'a ôtés :
L'amour est morte.
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte :
Sont emportés !

LA GRIÈCHE D'HIVER

Pauvre sens et pauvre mémoire
M'a Dieu donnés, le roi de gloire,
Et pauvre rente,
Et froid au cul quand bise vente.

LE DIT DES RÈGLES

Puisqu'il faut la vérité taire,
De parler n'ai-je plus que faire.
Vérité j'ai dite en maints lieux :
La dire devient périlleux.

Adam de la Halle (vers 1235-vers 1288)

LE JEU DE ROBIN ET DE MARION (vers 1285)

Marion la bergère répond à un chevalier qui l'a enlevée et tente de la séduire :

*Robin m'aime, Robin m'a ;
Robin m'a demandée, il m'aura.*
Robin m'acheta cotelle [petite tunique]
D'écarlate bonne et belle,
Souquenille [robe d'étoffe grossière] et ceinturelle
A leur i va !
*Robin m'aime, Robin m'a,
Robin m'a demandée, il m'aura.*

Guillaume de Machaut (vers 1300-1377)

Premier auteur français à qui on attribua le titre de poète (réservé aux classiques latins).

BALLADE DE MACHAUT

*Je maudis l'heure et le temps et le jour,
La semaine, le lieu, le mois, l'année
Et les deux yeux qui m'ont fait voir la douceur
De ma dame qui a mis un terme à ma joie.*

Eustache Deschamps (vers 1346-vers 1406)

VIRELAI

(Paroles d'une coquette)
Suis-je, suis-je, suis-je belle ?
Il me semble à mon avis
Que j'ai beau front et doux viz [visage],
Et la bouche vermeillette ;
Dites-moi si je suis belle.

Christine de Pisan (1364-1430)

ŒUVRES

T. 1^{er}, ballade XI. Elle exprime la tristesse de son veuvage :

Seulette suis et seulette veuil être
Seulette m'a mon doux ami laissée,
Seulette suis, sans compagnon ni maître [mari]
Seulette suis, sans ami demeurée,...

Rondeau VI

Rien fors la mort ne désire ;
Je ne sais comment je dure.
Et me faut, par couverture [en dissimulant],
Chanter que mon cœur soupire
Et fait semblant de rire ;
Mais Dieu sait ce que j'endure.
Je ne sais comment je dure.

Quand Paris tombe aux mains des Anglais, en 1418, Christine se retire dans un couvent. Mais onze ans après elle écrit son dernier poème pour célébrer Jeanne d'Arc, le 31 juillet 1429.

L'an mil quatre cent vingt et neuf
Reprit à luire le soleil
Il ramène le bon temps neuf...

Mais plus de rien je ne me deuille
Quand ores [à présent] vois ce que je veux.
... *Et toi, Pucelle bien heurée*
Tu as la corde déliée
Qui tenait France étroit liée ;
Te pourrait-on assez louer...

L'automne du Moyen Âge

On a souligné le contraste surprenant entre l'œuvre maîtrisée laissée par Charles d'Orléans et la désolation d'une vie marquée par l'interminable épreuve de la prison qu'il subit en Angleterre, après la défaite d'Azincourt (1415). L'incertitude des temps tragiques l'accable encore dans toutes ses entreprises mais sa troisième femme, Marie de Clèves, lui donne un fils qui sera Louis XII.

C'est en prison qu'il compose la plus grande partie de son œuvre, mais il continue d'écrire après 1450 dans son château de Blois où il meurt en 1465.

De sa prison il compatit à la misère de son pays et s'adresse à sa jeune femme, Bonne d'Armagnac :

Si je pouvais mes souhaits
Et mes soupirs faire voler
Sitôt que mon cœur les a faits,
Passer leur ferais la mer
Et vers celle tout droit aller
Que j'aime du cœur, si très fort...

Il est le maître de la grâce pudique, de l'ironie légère et de la mélancolie qui affine l'émotion. Il place très haut sa vocation de poète et anime une vie littéraire à Blois où, lors d'un concours de poésie, il affronte François Villon. Mauvais garçon, familier de la prison qui échappe de peu à la pendaison, celui-ci avait été recueilli très jeune par un chanoine :

... Mon plus que père,
Maître Guillaume de Villon
Qui m'a été plus doux que mère
... Déjeté m'a de maints bouillons.

Il opère un retour sur sa vie de truand dans son *Petit Testament* et fait un legs ironique à chacun de ses tristes compagnons.

Précarité de la vie, fatalité du mal, ivresse du vagabondage, Villon ne peut échapper à son destin :

Nécessité fait sens m'éprendre
Et faim sortir le loup du bois.

Dans son *Grand Testament*, les legs facétieux alternent avec la méditation la plus grave. En cette œuvre se concentre l'essentiel de la lyrique médiévale : verneur du langage alliée à la technique des vers la plus savante servent ici un art de l'aveu ironique ou angoissé, resserré dans les formes brèves du huitain ou de la ballade. Poésie qui plaît à la sensibilité moderne par l'alternance de la plainte et de la moquerie, du tragique et de la dérision.

Charles d'Orléans (1394-1465)

Fils de Louis d'Orléans (que Jean sans Peur fait assassiner en 1407), il perd sa mère (1408), l'admirable Valentine Visconti qui adopte pour devise à la mort de son époux : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus ». En 1415 il est fait prisonnier à Azincourt ; il restera vingt-cinq ans captif en Angleterre où il écrira la majeure partie de son œuvre.

BALLADES

En regardant vers le pays de France

*En regardant vers le pays de France
Un jour m'advint, à Douvres sur la mer,
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que je soulois [avais coutume] au dit pays trouver.*

*Si commençai de cœur à soupirer,
Combien certes que grand bien me faisoit
De voir France que mon cœur aimer doit.*

Rondeau

*Le Temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau...*

Rondeau

*Hiver, vous n'êtes qu'un vilain !
Été est plaisant et gentil...*

François Villon (vers 1431-après 1463)

LE TESTAMENT

XXII

*Je plains le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre galé [fait la vie]
Jusqu'à l'entrée de vieillesse
Qui son partement m'a celé [m'a caché]...*

XXIII

*Allé s'en est, et je demeure,
Pauvre de sens et de savoir,
Triste, failli, plus noir que meure [mûre],
Qui n'ai n'écus, rente, n'avoir...*

XXV

*Bien est verté [vérité] que j'ai aimé
Et ameroie volontiers ;
Mais triste cœur, ventre affamé*

*Qui n'est rassasié au tiers,
M'ôte des amoureux sentiers...*

XXVI

*Bien sais, se j'eusse étudié
Ou temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes meurs dédié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoi ! je fuyoie l'école,
Comme fait le mauvais enfant.
En écrivant cette parole,
À peu que le cœur ne me fend...*

XXIX

*Où sont les gracieux galants
Que je suivoie ou temps jadis,
Si bien chantant, si bien parlant,
Si plaisants en faits et en dits ?...*

XL

*Et meure Pâris ou Hélène,
Quiconque meurt, meurt à douleur..*

Ballade DES DAMES DU TEMPS JADIS

*Dites-moi où, n'en quel pays
Est Flora la belle Romaine,
Archipiades [Alcibiade], ne Thaïs
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quand bruit on mène
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté ot trop plus qu'humaine.
Mais où sont les neiges d'antan ?...*

XLI

*... Corps féminin, qui tant es tendre,
Poli, souëf [doux], si précieux,
Te faudra-il ces maux attendre ?
Oui, ou tout vif aller ès cieux.*

LVI

*Ainsi le bon temps regrettons
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à croupetons,
Tout en un tas comme pelotes,
À petit feu de chènevottes [brins de chanvre]...*

LXXI

... « Qui meurt, a ses lois de tout dire. »

Ballade POUR PRIER NOSTRE DAME

*Dame du ciel, régente terrienne,
Emperière des infernaux palus [marais],
Recevez-moi, votre humble chrétienne,
Que comprise soie entre vos élus, ...
...Femme je suis pauvrete et ancienne,
Qui rien ne sais ; oncques lettres ne lus.
Au moutier vois, dont suis paroissienne,
Paradis peint, où sont harpes et luths...
... En cette foi je veuil vivre et mourir.*

Lai ou rondeau de la mort

Deux étions et n'avions qu'un cœur ;...

Ballade DES FEMMES DE PARIS

... Il n'est bon bec que de Paris.

POÉSIES DIVERSES

XIII Quatrain

*Je suis François, dont il me poise,
Né de Paris emprès Pontoise,
Et de la corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.*

VII Ballade du Concours de Blois

Rien ne m'est sûr que la chose incertaine...

L'Épithaphe de Villon

*Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
... Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.*

François Rabelais (1490 ?-1553)

GARGANTUA

Aux lecteurs

*Mieux est de ris que de larmes écrire
Pour ce que rire est le propre de l'homme.*

François I^{er} (1494-1547)

On lui attribue le distique :

*Souvent femme varie ;
Bien fol qui s'y fie.*

qui se réduit en réalité à une inscription sur une fenêtre de Chambord
(*Vie des dames galantes*. Brantôme) :

Toute femme varie.

Die deutsche Literatur des 18. Jahrhunderts ist eine Epoche der Aufklärung, die sich durch die Verbreitung von Ideen der Vernunft und der Freiheit auszeichnet. In dieser Zeit entstanden wichtige Werke der Dichtung, des Dramas und der Prosa, die den Geist der Nation formten. Die Aufklärung forderte die Vernunft als Maßstab für alle Handlungen und die Freiheit der Meinungsäußerung. Diese Ideen fanden ihren Ausdruck in den Werken von Lessing, Goethe und Schiller, die die deutsche Literatur zu einer der größten der Welt machten.

Die deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts ist eine Epoche der Romantik, die sich durch die Betonung der Individualität, der Natur und der Vergangenheit auszeichnet. In dieser Zeit entstanden wichtige Werke der Dichtung, des Dramas und der Prosa, die den Geist der Nation formten. Die Romantik forderte die Individualität als Maßstab für alle Handlungen und die Freiheit der Meinungsäußerung. Diese Ideen fanden ihren Ausdruck in den Werken von Goethe, Schiller und Hegel, die die deutsche Literatur zu einer der größten der Welt machten.

Die deutsche Literatur des 20. Jahrhunderts ist eine Epoche der Moderne, die sich durch die Betonung der Individualität, der Natur und der Vergangenheit auszeichnet. In dieser Zeit entstanden wichtige Werke der Dichtung, des Dramas und der Prosa, die den Geist der Nation formten. Die Moderne forderte die Individualität als Maßstab für alle Handlungen und die Freiheit der Meinungsäußerung. Diese Ideen fanden ihren Ausdruck in den Werken von Goethe, Schiller und Hegel, die die deutsche Literatur zu einer der größten der Welt machten.

De la Renaissance à Malherbe

La littérature gnomique (recueil de sentences, maximes...) est bien reçue à la Cour où fréquente Ronsard qui se veut, comme ses confrères, éducateur des grands seigneurs. Sont renommés les *Adages* d'Erasmus et les *Quatrains moraux* de Pibrac (1574-1576) qui forment une sorte de bréviaire (stoïcien) de l'homme libre. Cette vertu de la concentration lumineuse, Rémi Belleau la découvre dans les pierres précieuses et voit en elles de véritables talismans, réceptacles d'une énergie cosmique qu'elles diffusent.

Ronsard, constatant l'impuissance de l'homme à s'affranchir des lois de sa condition cosmique et sociale, Du Bellay, s'attristant au spectacle des ruines en lesquelles s'achève toute civilisation, dénoncent les abus, mais, se sachant élus des Muses, ils tentent de célébrer les formes de l'héroïsme moderne. Ils louent la passion révélatrice de très hautes vertus, sans négliger d'en chanter les réalités charnelles. Il s'agit pour eux de concentrer, dans les strophes d'une métrique savante, les rythmes de cet esprit nouveau. Afin d'atteindre à la transparence des gemmes admirée par Rémi Belleau, ils s'essaient à des formes diverses, mais privilégient le sonnet (considéré par eux comme un véritable aphorisme) qui convient à l'expression aussi bien des sentiments que des pensées les plus variées.

Il n'est donc pas étonnant que nos mémoires s'enchantent, dès l'école, de ces bijoux que nous avons évité le plus souvent de fragmenter, sauf pour obéir à la nécessaire restriction d'espace imposée par le recueil.

Malherbe, appelé à la Cour par Henri IV, veut « dégasconner »

la langue. Comme Ronsard il met très haut la fonction du poète. C'est qu'il exige l'effort et le sérieux qu'impose l'application des règles de ce simple jeu avec les mots qu'est la poésie. Ce n'est ni par purisme maniaque ni par pédantisme, mais par simple souci de clarté, qu'il faut bannir néologismes, archaïsmes et impropriétés. « Je sais bien le goût du collègue, disait-il, mais je m'arrête à celui du Louvre », c'est-à-dire à l'usage de la Cour.

On se souvient des vers de Malherbe appris aussi aisément que, dans un autre registre, la chanson verlainienne ; les stances de Malherbe réalisent un équilibre de clarté et d'harmonie rythmique qui satisfait l'esprit. Poésie sans ombre, ordonnée selon une architecture intellectuelle et sonore, elle est soutenue par une pensée qui semble préfigurer un ordre parfait :

La terre en tous endroits produira toutes choses.
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,...

Clément Marot (1496-1544)

Épître (1518)

*En m'esbatant je fais rondeaux en rime
Et en rimant bien souvent je m'enrime ;...*

Épigramme sur Samblançay

*Lorsque Maillart, juge d'Enfer, menait
À Montfaucon Samblançay l'âme rendre,
À votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien ?...*

L'Églogue au roi

*Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblais l'arondelle qui vole,
Puis ça, puis là : l'âge me conduisait
Sans peur ni soin, où le cœur me disait...*

Épître. À son ami Lyon (Lyon Jamet)

*... Pour secourir le lion secourable,
Auquel a dit : « Tais-toi, lion lié,
Par moi seras maintenant délié ;
Tu le vaux bien, car le cœur joli as ;
Bien y parut, quand tu me délias.
Secouru m'as lionneusement,
Or, secouru seras rateusement. »*

Épître. Au Roi, « pour le délivrer de prison »

*Roi des Français, plein de toutes bontés,
Quinze jours a, je les ai bien comptés,
Et dès demain seront justement seize,
Que je fus fait confrère au diocèse
De Saint-Marry, en l'église Saint-Pris.
... Trois grands pendants vinrent à l'étourdie
En ce palais me dire en désarroi :
« Nous vous faisons prisonnier, par le Roi. »
Incontinent, qui fut bien étonné ?
Ce fut Marot plus que s'il eût tonné.*

Plus ne suis ce que j'ai été

*Plus ne suis ce que j'ai été,
Et plus ne saurais jamais l'être.
Mon beau printemps et mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les Dieux.
Ah si je pouvais deux fois naître.
Comme je te servirais mieux !*

L'ADOLESCENCE CLÉMENTINE

Rondeau d'alliance de grande amie

*Dedans Paris, ville jolie,
Un jour passant mélancolie,
Je pris alliance nouvelle*

À la plus gente Damoiselle
Qui soit d'ici en Italie.
... *Je ne vous la nommerai mie*
Sinon que c'est ma grande amie.

Maurice Scève (1500 ?-1563 ?)

DÉLIE (1544)

Il rencontra Pernette du Guillet (sa *Délie*) au bord de la Saône et du Rhône. De cette alliance fluviale il fit le symbole de leur amour. Jaloux du mari de Pernette (Seul avec moi, elle avec sa partie : / Moi en ma peine, elle en sa noble couche. CLXI) il s'imagine naufragé :

CLXIV

Comme corps mort vagant en haute Mer,
Ebat des Vents, et passe-temps des Ondes,
J'errais flottant parmi ce Gouffre amer
Où mes soucis enflent vagues profondes.

Pernette du Guillet (1520-1545)

Beauté aux dons multiples, « flambant d'une continence équivoque » (A.M. Schmidt), elle est engagée dans une galanterie périlleuse et compose chansons, épigrammes, qui forment « l'hymne d'un cœur spirituel » (*id.*) :

RIMES (1545)

Si le servir mérite récompense,
Et récompense est la fin du désir,
Toujours voudrais servir plus qu'on ne pense,
Pour non venir au goût de mon plaisir.

Chanson

*... Qui dira que t'ai révélé
Le feu longtemps en moi celé
Pour en toi voir si force il a :
Je ne sais rien moins que cela.*

Joachim Du Bellay (1522-1560)

L'OLIVE (1550)

*Déjà la nuit en son parc amassoit
Un grand troupeau d'étoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cavernes profondes,
Fuyant le jour, ses noirs chevaux chassoit.*

LES ANTIQUITÉS DE ROME

VI

*Telle que dans son char la Bérécyntienne,
Couronnée de tours, et joyeuse d'avoir
Enfanté tant de Dieux, telle se faisait voir,
En ces jours plus heureux, cette ville ancienne,*

*Cette ville, qui fut plus que la Phrygienne
Foisonnante en enfants, et de qui le pouvoir
Fut le pouvoir du monde, et ne se peut revoir
Pareille à sa grandeur, grandeur sinon la sienne.*

*Rome seule pouvait à Rome ressembler,
Rome seule pouvait Rome faire trembler :
Aussi n'avait permis l'ordonnance fatale*

*Qu'autre pouvoir humain, tant fût audacieux,
Se vantât d'égaliser celle qui fit égale
Sa puissance à la terre, et son courage aux cieux.*

*Comme le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se hérissé en épi florissant,
D'épi jaunit en grain, que le chaud assaisonne ;*

*Et comme en la saison le rustique moissonne
Les ondoyants cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant
Sur le champ dépouillé mille gerbes façonne :*

*Ainsi de peu à peu crût l'empire romain,
Tant qu'il fut dépouillé par la barbare main,
Qui ne laissa de lui que ces marques antiques*

*Que chacun va pillant, comme on voit le glaneur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.*

LES REGRETS (1558)

*Las ! Où est maintenant ce mépris de Fortune ?
Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
Cet honnête désir de l'immortalité,
Et cette honnête flamme au peuple non commune ?*

*Où sont ces doux plaisirs qu'au soir, sous la nuit brune,
Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté,
Dessus le vert tapis d'un rivage écarté,
Je les menais danser aux rayons de la lune ?*

*Maintenant la Fortune est maîtresse de moi,
Et mon cœur, qui soulait être maître de soi,
Est serf de mille maux et regrets qui m'ennuient.*

*De la postérité je n'ai plus de souci,
Cette divine ardeur, je ne l'ai plus aussi,
Et les Muses de moi, comme étrangères, s'enfuient.*

*France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle :
Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les autres et les bois.*

Si tu m'as pour enfant avoué quelquefois,
Que ne me réponds-tu maintenant, ô cruelle ?
France, France, réponds à ma triste querelle.
Mais nul, sinon Écho, ne répond à ma voix.

... Entre les loups cruels j'erre parmi la plaine ;
Je sens venir l'hiver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait hérissier ma peau.

Las ! Tes autres agneaux n'ont faute de pâture,
Ils ne craignent le loup, le vent, ni la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !*

Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

*Plus mon Loire gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.*

Savez-vous, ou êtes-vous certain de savoir qui a écrit : « *Souvent femme varie...* » ? « *Nous n'irons plus au bois...* » ? « *Chaque âge a ses plaisirs...* » ? « *Ô Corse aux cheveux plats...* » ? « *Dors-tu content, Voltaire...* » ? « *La chair est triste, hélas...* » ? « *Et tout le reste est littérature...* » ? « *Chassez le naturel, il revient au galop...* » ? « *Rira bien qui rira le dernier...* » ? « *Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée...* » ?

Savez-vous à qui ont été empruntés ces titres de livres, de films ou de chansons : « *Les oiseaux se cachent pour mourir* », « *Bonjour tristesse* », « *Les chênes qu'on abat* », « *Baisse un peu l'abat-jour* », « *Le bonheur est dans le pré* »... ?

Vous trouverez instantanément les réponses dans ce recueil à la fois utile, divertissant, enrichissant et rafraîchissant. Ce n'est pas une anthologie, c'est-à-dire une sélection par un auteur de ce qu'il préfère dans la poésie. Il s'agit des vers les plus célèbres de la littérature française (poèmes, fables, maximes rimées, théâtre). On y trouve beaucoup de diamants inaltérables de notre langue et aussi des vers qui ne sont pas de la plus belle eau mais qui, pour une raison ou pour une autre (rythme, rime, jeu de mots, justesse d'expression, sonorité) font partie de notre mémoire et même de notre langage courant. Certes les auteurs ont tout de même tenu à glisser parmi les 130 auteurs cités des contemporains comme Judrin, Bonnefoy, Decaunes, dont les vers ne sont pas encore célèbres, mais nul ne s'en plaindra car ils sont mémorables.

Josépha Launay est proviseur honoraire.

Claude-Jean Launay : agrégé de l'Université, il est l'auteur d'essais sur Sartre (*Le Diable et le Bon Dieu*, Hatier), Baudelaire (*Les Fleurs du mal*, Foliothèque Gallimard) et Valéry (*Paul Valéry*, La Manufacture).

ISBN 2-262-00050-6



9 782262 000509

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01465063 6

Atelier
Dominique Toutain

135 F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

